

La bouture

Au temps où les plaines sont vertes,

Où le ciel dore les chemins,

Où la grâce des fleurs ouvertes

Tente les lèvres et les mains,

Au mois de mai, sur sa fenêtre,

Un jeune homme avait un rosier ;

Il y laissait les roses naître

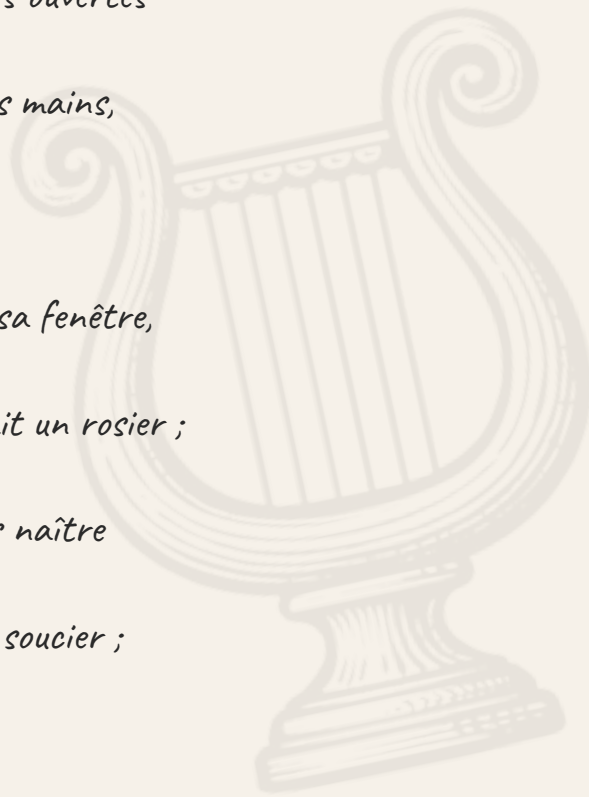
Sans les voir ni s'en soucier ;

Et les femmes qui d'aventure

Passaient près du bel arbrisseau,

En se jouant, pour leur ceinture

Pillaient les fleurs du jeune homme.



Sous leurs doigts, d'un précoce automne

Mourait l'arbuste dévasté ;

Il perdit toute sa couronne,

Et la fenêtre sa gaité ;

Si bien qu'un jour, de porte en porte,

Le jeune homme frappa, criant :

« Qu'une de vous me la rapporte,

La fleur qu'elle a prise en riant ! »

Mais les portes demeuraient closes.

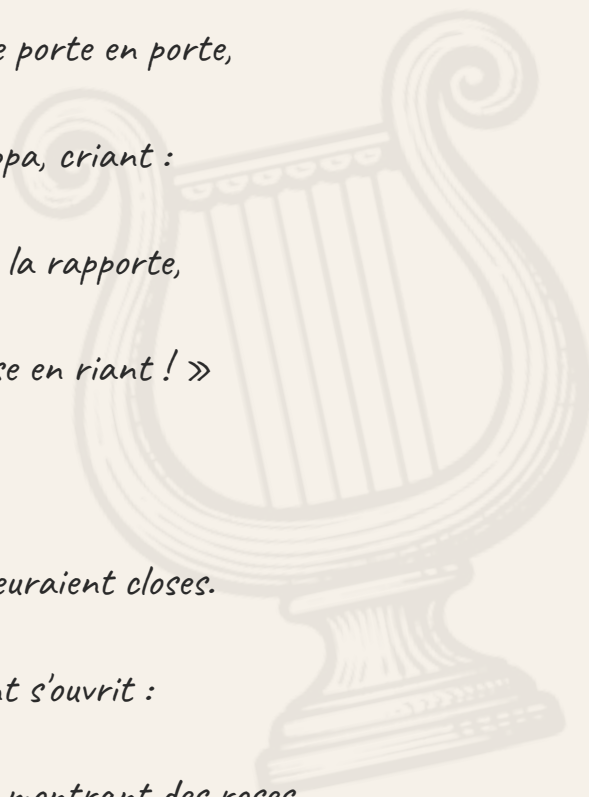
Une à la fin pourtant s'ouvrit :

« Ah ! Viens, dit en montrant des roses

Une vierge qui lui sourit ;

Je n'ai rien pris pour ma parure ;

Mais sauvant le dernier rameau,



Vois ! J'en ai fait cette bouture,

Pour te le rendre un jour plus beau. »

René-François Sully Prudhomme (1839-1907)

